

LE RUSSOPHILE ET LE RUSSOPHOBE : VOLTAIRE ET CHAPPE D'AUTEROUCHE

MICHEL MERVAUD

Il ne semble pas que Voltaire et l'abbé Jean Chappe d'Auteroche se soient jamais rencontrés ou aient même correspondu. On sait que l'académicien astronome a par deux fois observé le passage de Vénus sur le soleil, d'abord à Tobolsk en 1761, puis en Californie en 1769. C'est là qu'il est mort en apôtre de la science, sans doute de la fièvre jaune. Destin de savant bourlingueur apparemment très différent de celui de Voltaire. Pourtant, ils ont un point commun : leur intérêt pour la Russie. Chappe a lu de très près *l'Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand* de Voltaire, dont le deuxième tome paraît en 1763. Quant à Voltaire, il possède le *Voyage en Sibérie* de Chappe, publié en 1768. De nombreuses traces de lecture, nous le verrons, attestent que l'ouvrage ne l'a pas laissé indifférent.

Le 2 août 1760, Voltaire écrit à Ivan Šuvalov : « Vous m'avez fait Russe ¹. » Il est en train d'écrire la deuxième partie de son *Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand*, dont la première partie a été achevée près d'un an auparavant. C'est avec enthousiasme qu'il s'est mis à ce travail : en moins de six mois, il a écrit les huit premiers chapitres. Le 15 novembre 1760, il écrit encore à Šuvalov : « Me voilà naturalisé Russe » (D9406). Le 18 octobre 1771, il proclamera dans une lettre à Catherine II : « Si

1. *Correspondance*, éd. de Theodore Besterman, dans les *Œuvres complètes de Voltaire*, The Voltaire Foundation, Oxford, 1968-1976, D9111. Les lettres de Voltaire sont citées d'après cette édition dite définitive. D'où le dernier sigle (D9111).

j'étais plus jeune, je me ferais Russe » (D17408). On dira que ce sont des variations où il entre de la coquetterie ou de la flatterie. Il faut tenir compte aussi de traits bien connus de Voltaire : son mimétisme en fonction de ses correspondants, et son goût du masque. De Colmar, il écrit le 23 avril 1754 à Mme du Deffand : « J'étais devenu Anglais à Londres, je suis Allemand en Allemagne » ; et il ajoute : « Ma peau de caméléon prendrait des couleurs plus vives auprès de vous » (D5786). Mais il y a en même temps chez Voltaire une fascination incontestable pour la Russie, ce pays neuf qui selon lui a si vite changé, et où, prétend-il, il voudrait aller mourir, si toutefois il y faisait moins froid² !

Voltaire le russophile, donc. Mais l'intérêt constant de Voltaire pour la Russie n'est ni feint ni superficiel. Il est lié au personnage et à l'œuvre de Pierre le Grand, qui aurait fait de la Russie un pays moderne, définitivement européen et éclairé. Aussi cet intérêt est-il marqué par l'importance croissante que prend Pierre le Grand dans l'œuvre de Voltaire : dans sa correspondance de 1737 avec Frédéric de Prusse, dans l'édition de 1739 de *l'Histoire de Charles XII*, où il ajoute deux cents lignes sur l'œuvre de l'empereur, dans les *Anecdotes sur le czar Pierre le Grand*, et surtout dans son *Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand*. Au point que, lorsque Šuvalov lui propose en 1757 d'écrire l'histoire du grand homme, Voltaire s'écrie : « Vous me proposez ce que je désirais depuis trente ans » (D7169). Il n'y a pas d'exagération dans cette phrase. Sans doute éprouvera-t-il des déboires lorsque ses censeurs de Pétersbourg ne lui ménageront pas leurs critiques, et lorsque, surtout, on le chicanera sur l'orthographe des noms russes : « Il semble qu'on ait cherché à me mortifier », écrit-il à Šuvalov le 1^{er} juin 1761 (D9818). Il sera aussi déçu par la lenteur avec laquelle les Russes lui procureront les documents indispensables pour la rédaction de son livre. Une certaine lassitude percera chez lui en 1763, lorsque l'œuvre sera en cours d'achèvement. Mais, globalement, il parie sur l'avenir de la Russie, dont la vocation, depuis Pierre le Grand, est de rejoindre l'Europe des Lumières.

Voltaire n'est jamais allé en Russie, bien qu'il en ait exprimé maintes fois le désir, sincèrement ou non³. Mais il considère les successeurs de Pierre le Grand comme les continuateurs de son œuvre.

-
2. Lettres de Voltaire à Catherine II (voir M. Mervaud, « Le voyage en Russie de Voltaire », *Diagonales dostoïevskiennes*, Mélanges en l'honneur de Jacques Catteau, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, 2002, p. 322-323).
 3. M. Mervaud, « Le voyage en Russie de Voltaire », *art. cit.*

Lorsque Catherine II prend le pouvoir dans les conditions que l'on sait, il manifeste cependant quelque réticence pour nouer une correspondance durable avec elle. Mais peu à peu il se laissera séduire. Et il finira même par se faire le propagandiste de sa politique.

Or, en octobre 1768, paraît le *Voyage en Sibérie* de Chappe d'Auteroche, un véritable pamphlet contre cette Russie contemporaine que ne cesse de louer Voltaire. Chappe ne s'était pas borné à observer le passage de Vénus sur le soleil. Il avait profité d'un séjour de quinze mois pour étudier la Russie et les Russes. À son retour, il avait longuement médité son ouvrage, véritable somme d'observations scientifiques, mais aussi de jugements propres à ruiner l'image positive qu'une certaine opinion française pouvait avoir de la Russie. Il ne se borne pas à critiquer le pays et les hommes, avec un complexe de supériorité occidental bien connu. Il est profondément antirusse. Rien de ce qu'il a vu ne trouve grâce à ses yeux.

Voltaire a lu cet ouvrage, si opposé à sa vision de la Russie. Aussi peut-on se demander comment il a réagi. Mais avant, voyons de plus près comment s'opposent l'*histoire* philosophique de Voltaire et le *voyage* philosophique de Chappe.

VOLTAIRE ET LA RUSSIE : UNE HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

Sans proprement viser à créer un « mirage russe », Voltaire veut susciter un courant de sympathie en faveur de la Russie transformée par Pierre le Grand. Sa perception du tsar révolutionnaire est liée à sa conception du rôle décisif des grands hommes. Pour Voltaire, si un grand homme a joué un rôle déterminant, c'est bien Pierre. Il a tiré la vieille Moscovie de son arriération et de sa stagnation. Schématisation volontaire, car il sait bien qu'il y a eu des efforts au XVII^e siècle, et il le dit. S'appuyant sur la *Description historique de l'empire russe* de Strahlenberg, dont la traduction française vient de paraître en 1757, il relève que le tsar Alexis a fait rédiger un Code de lois, qu'il a eu le mérite d'introduire des manufactures de toile et de soie, s'est efforcé de discipliner les armées ; bref, « il était digne d'être le père de Pierre le Grand ⁴ ». Mais il mourut prématurément, et, sans Pierre, les choses seraient allées avec une extrême lenteur. Pierre peut être considéré comme un démiurge, un Prométhée. Avec lui, la Russie a fait un bond en avant.

4. *Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand*, éd. critique de M. Mervaud, *Œuvres complètes de Voltaire (OC)*, t. 46 et 47, Oxford, 1999 (t. 46, p. 522).

Il faut tenir compte aussi du volontarisme de Voltaire : « On n'a qu'à vouloir, on ne veut pas assez ⁵ », écrit-il en 1748 dans ses *Anecdotes sur le czar Pierre le Grand*. Pierre a voulu, il a métamorphosé son pays. Il a créé Saint-Pétersbourg *ex nihilo*, et dans les pires conditions, dans des marécages ! Au point que son action pourrait être un modèle pour la France : « À voir ce qu'il a fait de Pétersbourg, qu'on juge ce qu'il eût fait de Paris ⁶. » Voltaire a bien conscience que cette action a causé de nombreux drames : il évoque à plusieurs reprises les ouvriers qui ont péri dans la construction de Pétersbourg : plus de cent mille ⁷, voire deux cent mille ⁸, en tout cas un « nombre prodigieux ⁹ ». Et puis il y a eu le procès et la mort du tsarévitch Alexis, son confesseur à qui on a coupé la tête, ainsi qu'au propre beau-frère de Pierre : « Si la Moscovie a été civilisée, écrit-il, il faut avouer que cette politesse lui a coûté cher ¹⁰. » Mais le bilan est globalement positif...

Avec Catherine II, l'enthousiasme se mue carrément en propagande. Voltaire devient un agent de sa politique. On sait qu'il la soutient dans de nombreux opuscules : *Lettre sur les panégyriques* (1767), *Essai historique et critique sur les dissensions des Églises de Pologne* (1767), *Sermon prêché à Bâle* (1768), *Traduction du poème de Jean Plokof* (1770), *Sermon du papa Nicolas Charisteski* (1771), *Le Tocsin des rois* (1771), *Les Lois de Minos* (1773). Il fait l'éloge de l'impératrice dans ses œuvres : dans l'édition de 1772 de *l'Essai sur les mœurs*, dans l'édition de 1775 de *la Philosophie de l'histoire*, et surtout dans les *Questions sur l'Encyclopédie* (articles « Lois », « Église », « Tolérance », « Puissance, les deux puissances »). Sous le voile de la fiction, le chapitre VI de *la Princesse de Babylone* (1768) concourt à cette campagne de propagande. Il n'est pas jusqu'à l'Avant-propos de *l'Histoire de l'empire de Russie*, dans les éditions de 1768 et 1775, qui ne loue les entreprises de « Catherine seconde ».

-
5. *Anecdotes sur le czar Pierre le Grand*, dans *Histoire de l'empire de Russie*, t. 46, p. 71.
 6. *Ibid.*, p. 84. La fin de *l'Histoire de l'empire de Russie* reprend ce thème : « Si dans les climats glacés de l'ancienne Scythie, un homme aidé de son seul génie a fait de si grandes choses, que devons-nous faire dans des royaumes où les travaux accumulés de plusieurs siècles nous ont rendu tout facile ? » (t. 47, p. 942).
 7. *Ibid.*, p. 70.
 8. *Histoire de Charles XII*, OC, t. 4, p. 283.
 9. *Histoire de l'empire de Russie*, t. 46, p. 643.
 10. *Anecdotes sur le czar Pierre le Grand*, dans *Histoire de l'empire de Russie*, t. 46, p. 82.

LE VOYAGE PHILOSOPHIQUE DE CHAPPE

Chappe, qu'il le veuille ou non, tend au contraire à contrecarrer cette propagande. Son livre peut être perçu comme s'opposant à la fois à la campagne de l'impératrice et au soutien que lui apporte Voltaire. Il paraît d'ailleurs en un moment où les relations franco-russes se sont refroidies, et connaissent même une véritable tension : après la relative coopération de la Russie d'Élisabeth et de la France pendant la guerre de Sept ans, la Russie de Catherine s'est ralliée au « Système du Nord » préconisé par les ministres Nikolaj Korff et Nikita Panin : une union de l'Angleterre, de la Prusse, du Danemark et de la Russie contre la France, l'Autriche et l'Espagne. On sait aussi qu'à la mort d'Auguste III de Pologne en 1763, Choiseul avait pris parti pour son fils Charles de Saxe, alors que Catherine avait soutenu Stanislas-Auguste Poniatowski. En 1767, Dmitrij Golicyn, ministre plénipotentiaire en France, est remplacé par un simple chargé d'affaires, Nikolaj Xotinskij. Enfin, en 1768, la France s'indigne de l'intervention russe contre les confédérés de Bar, et elle incite les Turcs à faire la guerre à la Russie.

Catherine II aura donc beau jeu de faire passer Chappe pour un agent de Choiseul. Peut-être l'était-il d'ailleurs, comme certains l'ont affirmé¹¹, bien qu'aucun document ne l'atteste. Il serait alors curieux de voir en Chappe et en Voltaire deux agents qui s'opposent : l'agent (supposé) de Choiseul contre l'agent (réel) de Catherine...

Mais ce n'est pas si simple, car c'est avec une certaine ambiguïté que l'ouvrage de Chappe peut apparaître comme dirigé contre Catherine : en effet, le séjour de l'abbé s'est déroulé pendant la fin du règne d'Élisabeth, et c'est la Russie d'Élisabeth qu'il est censé décrire. Mais le *Voyage* paraît en 1768, sous le règne de Catherine, et deux passages où il fait l'éloge de la nouvelle souveraine n'atténuent en rien sa vision particulièrement négative de la Russie.

LE VOYAGE EN SIBÉRIE

Pendant que Voltaire rédigeait son *Histoire de l'empire de Russie*, Chappe se préparait à son voyage, puis faisait l'expérience du terrain, du début de 1761 au printemps de 1762.

11. Voir par exemple Marcus C. Levitt, « An antidote to nervous juice : Catherine the Great's debate with Chappe d'Auteroche over Russian culture », *Eighteenth-century studies*, 1998, p. 51-52.

Alors que Voltaire ne s'intéresse pas à l'homme russe, à ses habitudes, à ses croyances et ses modes de vie, Chappe, au contraire, a vu la Russie profonde. Même si à des choses observées se mêlent des lieux communs empruntés à des récits de voyage ou à des ouvrages divers, il y a dans son livre un faisceau d'observations et de jugements sur le pays et les hommes qui en font un *voyage philosophique* ¹². À cela s'ajoutent des aperçus historiques, une théorie du climat, bref l'ambition de comprendre la Russie sous tous ses aspects, d'une manière quasi exhaustive, et de composer une sorte d'*encyclopédie* des choses russes.

Pierre le Grand ? Selon Chappe, il n'a pas transformé la Russie. Il n'a eu que de « vastes projets », et, « plus absolu qu'aucun des souverains ses prédécesseurs », il a même resserré les liens de l'esclavage ¹³. Le propos n'est pas développé, moins argumenté qu'il ne l'était dans les *Lettres moscovites* de Locatelli ¹⁴ (14), mais il ne manque pas d'apparaître comme une *réfutation* de la thèse centrale de l'*Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand*.

Dans un ouvrage qu'il soumettait à l'approbation des Russes, Voltaire ne pouvait évidemment pas aborder la question du servage (il ne l'abordera, nous le verrons, qu'en participant en 1767 au concours organisé sur ce thème par la Société économique libre de Pétersbourg). De toute façon, traiter le sujet eût été contradictoire avec le propos du livre, où étaient gommés les aspects négatifs de la Russie, tels que l'arriération, l'autocratie, le servage. Ce n'est que dans le chapitre II de la Première partie, dans ses statistiques sur la population, qu'il mentionne les différentes catégories de serfs et emploie même une fois le mot « esclaves ¹⁵ ». Chez Chappe, au contraire, le terme est utilisé constamment. La condamnation de l'esclavage est l'un des thèmes récurrents du *Voyage*. Et à juste titre : on sait que le servage en Russie est à son apogée au

12. Comme l'observe G. Goggi, « Deleyre et le *Voyage en Sibérie* de Chappe d'Auteroche : la Russie, les pays du Nord et la question de la civilisation », dans *Le Mirage russe au XVIII^e siècle*, textes publiés par Sergueï Karp et Larry Wolff, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII^e siècle, 2001, p. 78-79.

13. Chappe d'Auteroche, *Voyage en Sibérie*, éd. critique par Michel Mervaud, Voltaire Foundation, Oxford, *SVEC* 2004/04, t. II, p. 339.

14. Francesco Locatelli se demandait pourquoi Pierre le Grand s'était donné tant de mal et avait fait couler tant de sang, puisque ses sujets étaient toujours aussi barbares (*Lettres moscovites*, Paris, 1736, p. 50-51).

15. *Histoire de l'empire de Russie*, t 46, p. 483.

XVIII^e siècle. Le sort du paysan s'est considérablement aggravé : il n'a d'autres moyens de défense que la fuite ou la révolte ¹⁶.

L'autre critique fondamentale du régime est celle du « despotisme ». À tel point que Chappe, dans son chapitre « du gouvernement de Russie depuis 861 jusqu'en 1767 », fait une rapide énumération des souverains russes dont la fonction est de montrer qu'ils ont tous été des despotes, y compris Michel Romanov, pourtant élu. Sans doute Voltaire qualifiait-il parfois Pierre le Grand de tsar despote, mais il se gardait bien de critiquer le régime des souverains autocrates qui lui ont succédé.

Il y a un autre obstacle au développement de la Russie : la rigueur de son climat. Weber, résident du Hanovre à Pétersbourg, avait observé en 1725 qu'à cause du froid et de la pluie, « rien », dans cette région, ne venait à maturité ¹⁷. La visite des serres de Pavel Demidov à Solikamskaja fait naître dans l'esprit de Chappe des réflexions analogues : sans les serres de Moscou et de Pétersbourg, écrit-il, les Russes n'auraient pas de légumes « la plus grande partie de l'année, à cause de la durée de l'hiver ¹⁸ ». Ce passage inspire à Alexandre Deleyre le commentaire suivant : « Les hommes et les plantes, tout est l'ouvrage pénible de l'art, dans ces terres qui semblent maudites de la nature ¹⁹. » Comme le remarque Gianluigi Goggi, ce texte a « une valeur symbolique claire » : montrer les difficultés de l'art pour modifier la nature en Russie ²⁰. À cela s'ajoutait le peu d'intérêt que les paysans, astreints au servage, manifestaient pour l'agriculture. Weber les avaient taxés de paresse, en notant que s'ils ne s'entendaient nullement à cultiver leurs terres, c'était parce qu'il semblait que l'esclavage leur avait « entièrement abattu l'esprit et le courage ²¹ ». Chappe relève également que les paysans se livrent « facilement » à la fainéantise et négligent l'agriculture ²².

-
16. Les impôts ont augmenté de 181 %, les recrues passent en 1773 de 1/150 % individus mâles à 1 %, etc. Voir André Berelowitch, « Une jacquerie moderne : la révolte de Pougatchév (17 septembre 1773-15 septembre 1774) », *La Revue russe*, 27, 2005, p. 38.
 17. Weber, *Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Grande Russie ou Moscovie*, Paris, 1725, t. I, p. 53.
 18. *Voyage en Sibérie*, t. II, p. 286.
 19. A. Deleyre, « Extrait du Voyage en Sibérie de M. l'abbé Chappe d'Auteroche, de l'Académie des sciences », *Continuation de l'Histoire générale des voyages*, Paris, 1770, t. XIX, p. 427.
 20. G. Goggi, « Deleyre et le Voyage en Sibérie de Chappe d'Auteroche : la Russie, les pays du Nord et la question de la civilisation », dans *Le Mirage russe au XVIII^e siècle*, op. cit., p. 81.
 21. Weber, op. cit., t. I, p. 57-58 et t. II, p. 111.
 22. *Voyage en Sibérie*, t. II, p. 411-412.

Sans doute, par ces propos, visait-il avant tout à minimiser la puissance de la Russie, objet de crainte en Europe occidentale²³. Il insistait longuement par ailleurs sur ses autres points faibles : une armée peu performante, les maladies de la population. Mais, indirectement, le passage sur les serres suggérait au lecteur que, pour se civiliser, la Russie se heurtait à des difficultés presque insurmontables liées au climat. C'est ainsi que l'avait entendu Deleyre.

Pour Chappe, le climat a d'ailleurs une autre conséquence : avec le sol, il agit défavorablement sur l'homme russe. L'abbé échauffe toute une théorie inspirée par le « fluide universel » du naturaliste Claude Nicolas Le Cat. Dans les plaines russes, ce fluide ne rencontre que les couches les plus basses de l'atmosphère, les moins subtiles. Ainsi, le « suc nerveux » de l'homme est uniformément grossier. Le climat froid et humide ne fait qu'accentuer le caractère fruste des Russes, qu'avait souligné Montesquieu. Toutefois, la théorie des climats ou du fluide animal ne rend pas compte de la complexité des faits. Montesquieu, entre autres, avait fait abstraction du rôle du « gouvernement ». Despotisme et esclavage, éducation et mœurs, climat et sol : autant de facteurs qui ont façonné le caractère russe. Les éléments naturels semblent pourtant à l'abbé les plus déterminants, car, s'il trouve les Russes « sans génie », autrement dit sans grandes aptitudes, cela n'est dû ni au « gouvernement » ni à l'éducation : ce serait plutôt un effet du sol et du climat. Quoi qu'il en soit, l'abbé se demande si l'homme russe est perfectible et pourra aller loin. Dans ces conditions, de quelle civilisation peut-on parler à propos de la Russie, et quel est son avenir ?

La capitale de Pierre, symbole de la civilisation nouvelle, n'a d'ailleurs inspiré à l'abbé aucune description. Il y a pourtant séjourné plusieurs mois. Moscou, où il n'a fait que passer, lui a semblé préférable : « On cherche le plaisir à Moscou, écrit-il, on ose à peine en parler à Saint-Pétersbourg. »

LA CONFRONTATION DE CHAPPE AVEC VOLTAIRE

Chappe ne polémique pas ouvertement avec Voltaire. Il l'admire en effet sincèrement et le dit. Il admire d'ailleurs tout aussi sincèrement Montesquieu, bien qu'il ne soit pas entièrement d'accord avec lui. On peut donc s'étonner que Chappe, qui ne partage pas le point de vue optimiste de Voltaire sur la Russie, fasse une bonne

23. Deleyre avait un point de vue diamétralement opposé : en utilisant les propres témoignages de Chappe, il concluait que la Russie était une puissance redoutable.

douzaine de citations empruntées à *l'Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand*. Quelle est la fonction de ces citations ? L'abbé reprend certains des faits, soit pour les contester, soit, le plus souvent, pour les interpréter autrement, à l'appui de sa thèse, et les intégrer ainsi à sa propre image de la Russie.

À propos de l'élection de Michel Romanov, Voltaire ne faisait allusion qu'à un risque de despotisme : « Quoiqu'ils eussent éprouvé la tyrannie, ils [les Russes] se soumièrent à un jeune homme sans rien exiger de lui ²⁴. » Chappe, citant Voltaire, fait suivre sa phrase du commentaire suivant : « La facilité que les Russes eurent alors de changer l'ancienne forme de gouvernement, suppose, puisqu'ils ne l'ont pas fait, qu'ils n'avaient aucune idée de la liberté, ou qu'ils étaient bien avilis ²⁵. » On le voit, l'abbé se montre plus critique que Voltaire : l'élection de Michel Romanov confirme selon lui le despotisme des souverains russes et l'absence de liberté en Russie.

L'un des critères importants de la civilisation, pour Voltaire, est une population nombreuse. Il le rappelle dans son *Histoire de l'empire de Russie* : « Plus un pays est civilisé, plus il est peuplé » (t. 46, p. 480). Aussi s'efforce-t-il de démontrer que la population russe s'est accrue depuis que Pierre le Grand l'a « policée ²⁶ ». Elle atteindrait selon lui vingt-quatre millions d'habitants, soit plus que la France de l'époque. Chappe, avec vraisemblance, conteste ce chiffre : alors que Voltaire triple le nombre des taillables, Chappe le double ²⁷. Mais, ayant un point de vue inverse de celui de Voltaire – sous le vernis occidental –, il croit voir la barbarie sous-jacente des Russes, il réduit la population de l'Empire à dix-sept millions ²⁸, ce qui est excessif. Voulant prouver en outre que la Russie n'est pas une puissance à redouter, il affirme que sa population, loin de s'accroître, tend à diminuer. Et il expose longuement et minutieusement les causes de cette prétendue dépopulation.

24. *Histoire de l'empire de Russie*, t. 46, p. 516. En réalité, des restrictions semblent avoir été imposées par le *Zemskij Sobor* à l'autorité du jeune tsar.

25. *Voyage en Sibérie*, t. II, p. 338.

26. Mais Pierre, par ses guerres et ses travaux, en déportant des populations du sud au nord, avait contribué à dépeupler la Russie. A cela s'ajoutait la petite vérole (*Histoire de Charles XII*, OC, t. 4, p. 190).

27. Voir *Histoire de l'empire de Russie...*, t. 46, p. 484.

28. *Voyage en Sibérie*, t. II, p. 463. En fait, la population russe devait être d'environ 19 millions d'habitants (elle était de 14 millions au début du siècle, de 28 millions vers la fin).

Il y a d'abord l'infertilité du sol et la mauvaise nourriture des Russes qui empêchent l'extension de la population ²⁹. Autre obstacle à l'accroissement : la corruption des mœurs. Sur ce point, Chappe s'oppose à Montesquieu, selon qui les peuples du Nord, au tempérament peu ardent, seraient peu enclins aux plaisirs de l'amour. L'abbé insiste au contraire sur le libertinage et la dépravation des mœurs, encouragés par la promiscuité dans les familles et dans les bains publics. Une autre débauche bien connue des voyageurs, l'ivrognerie, aggrave la situation. Le travail dans les mines est un facteur encore plus défavorable : « La Sibérie, écrit Chappe, est plus dangereuse à la Russie que le Pérou ne l'a jamais été à l'Espagne ³⁰. »

Mais la cause principale de la dépopulation, selon l'abbé, est l'état sanitaire déplorable du pays. Les maladies sont nombreuses : la petite vérole « emporte près de la moitié des enfants ³¹ », les maladies vénériennes sont « répandues dans toute la Russie et dans la Tartarie boréale plus que partout ailleurs ³² ». Le mal est général, selon Chappe, à cause de la débauche des deux sexes, qui la transmettent à leurs enfants. Les remèdes sont inefficaces, et la situation est d'autant plus désastreuse que la médecine est quasi inexistante : les rares médecins sont des Allemands. Les maladies et la mortalité frappent particulièrement les troupes, en raison de l'absence d'hygiène et de soins médicaux ³³. Voltaire avait fait une allusion rapide aux « ravages » que faisaient la petite vérole « et l'autre », et il supposait qu'avant leur apparition, la population de la Russie avait été plus élevée ³⁴. Chappe, lui, pousse un vrai cri d'alarme : « La petite vérole, les maladies vénériennes et le scorbut, écrit-il, produisent de si grands ravages en Russie, qu'ils y détruiront l'espèce humaine, si le gouvernement n'y apporte un prompt secours ³⁵. »

29. L'abbé Baudeau en 1766 et Diderot en 1768 pensaient que, vu la rigueur du climat, les Russes seraient obligés de conserver d'immenses forêts pour le chauffage, ce qui limiterait l'accroissement de la population. Ils y voyaient une raison de ne pas craindre la puissance russe (G. Goggi, « Diderot et l'abbé Baudeau : les colonies de Saratov et la civilisation de la Russie », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 14, avril 1993, p. 23-28).

30. *Voyage en Sibérie*, t. II, p. 462.

31. *Ibid.*, p. 459.

32. *Ibid.*, p. 460.

33. L'armée russe contribue ainsi à la dépopulation. Chappe donne par ailleurs des chiffres qui montrent que la Russie, avec de faibles effectifs militaires réels, est un colosse aux pieds d'argile. Elle n'est pas à craindre (pour Voltaire non plus, mais pour d'autres raisons !) C'est un pays dont la puissance va grandir, mais qui n'est pas dangereux pour l'Occident.

34. *Histoire de l'empire de Russie*, t. 46, p. 487.

35. *Voyage en Sibérie*, t. II, p. 461. Voir aussi p. 302.

Pour illustrer sa thèse d'une Russie contemporaine éclairée, Voltaire tendait à faire de l'Empire de Pierre le Grand un État policé où se développait la culture. Sans doute n'évoquait-il guère la politique culturelle du tsar, qu'il connaissait mal. Il savait d'ailleurs, probablement, que Pierre s'intéressait peu à la littérature et aux arts. Dans son *Histoire de l'empire de Russie*, il ne mentionne même plus, comme dans les *Anecdotes sur le czar Pierre le Grand*, que la sœur du tsar, Nathalie, écrivait et faisait jouer des tragédies russes, et qu'on avait « à présent » à Pétersbourg des comédiens français et des opéras italiens³⁶. Mais il soulignait les efforts de Pierre pour introduire une sorte de sociabilité (les « assemblées ») et pour diffuser le savoir : création d'une imprimerie, développement des écoles techniques... Bref, s'il ne faisait qu'une brève allusion aux beaux-arts, dans sa conclusion³⁷, il idéalisait les réformes du tsar, qui avait européenisé son pays et en avait fait une « île heureuse et civilisée ».

Or, pour Chappe, non seulement Pierre n'a pas civilisé la Russie, mais, sous ses successeurs, les sciences, les arts et les lettres sont quasi inexistantes. C'est ce que proclame péremptoirement l'abbé dans un chapitre intitulé paradoxalement « Du progrès des sciences et des arts en Russie ». Selon lui, les représentants de la culture sont uniquement des étrangers, et encore sont-ils « découragés » dès qu'ils sont transplantés en Russie. Seul, Lomonosov, mort en 1765, « annonçait du génie ». L'*Antidote* inspiré par Catherine II aura beau jeu de montrer l'absurdité de cette thèse.

On peut donc taxer Chappe d'ignorance. On peut aussi déplorer qu'il reproduise des lieux communs : les Russes seraient tous paresseux, débauchés, ivrognes, fourbes, voleurs, sans honneur, et auraient une conception « peu éclairée » du christianisme. L'abbé les trouve « sans génie » (t. II, p. 430), et même, comme Montesquieu, plutôt frustes et grossiers. Ils ne connaissent pas les sentiments délicats, ne savent pas ce que sont l'amour et l'amitié. Manifestement, Chappe n'éprouve aucune sympathie pour le pays et les hommes. Mais son livre n'est pas dépourvu d'observations justes. Malgré ses ignorances, il a bien perçu que la masse des Russes était alors peu « policée », et que la mince couche cultivée elle-même n'était que superficiellement européenisée.

Un Russe, au XIX^e siècle, développera des analyses auxquelles Chappe aurait pu souscrire. En 1861, dans son article « l'Apologie

36. *Anecdotes*, dans *Histoire de l'empire de Russie*, t. 46, p. 68.

37. *Histoire de l'empire de Russie*, t. 47, p. 940.

d'un fou », consacré à Čaadaev, Černyševskij insiste sur l'idée que Pierre le Grand n'a pas voulu civiliser les Russes en en faisant des Européens, mais qu'il avait pour but de créer une forte puissance militaire. La meilleure preuve, c'est que les Russes sont de très mauvais Européens. Contrairement à ce que pensait Čaadaev, la Russie a une histoire, et c'est elle qui explique les tares actuelles de la nation. Chaque Russe est un petit Napoléon, ou pour mieux dire un petit Batyj. Depuis des siècles, les Russes ont des habitudes dont ils ont plus de mal à se défaire que les peuples occidentaux. Cet amas d'idées « asiatiques » forme une cuirasse, et Dieu sait combien il faudra de générations pour qu'elle rouille et que les Russes deviennent des gens civilisés. Ce n'est que lorsqu'ils seront aussi éclairés que les Européens qu'ils pourront profiter de leurs leçons et de leur histoire³⁸ (38). Il n'est pas impossible que Chappe ait perçu ce que Černyševskij appelait l'« asiatisme » des Russes (*aziatstvo*), et Herzen leur mentalité « mongole » : un mélange de despotisme spécifiquement russe (*samodurstvo*) et d'esprit servile, les rapports tyranniques qu'entretenait l'État avec la société se reproduisant au sein du peuple³⁹. Ce manque de « culture » et cet esprit despotique ne pouvaient que frapper un observateur étranger au moment même où nos philosophes s'interrogeaient, précisément à propos de la Russie, sur le concept de « civilisation ».

Pourtant, en dépit de ses lieux communs antirusse, le *Voyage en Sibérie* constituait une source importante d'informations sur la Russie, au moment même où elle jouait un rôle majeur dans les débats des philosophes sur l'évolution des sociétés. Mis à part l'éreintement de Grimm dans la *Correspondance littéraire*, et les jugements peu flatteurs de Diderot, sur lesquels nous reviendrons, la critique fut plutôt favorable à l'ouvrage de Chappe. Comment Voltaire accueillit-il ce livre, si opposé à ses thèses ?

VOLTAIRE ET LE VOYAGE EN SIBÉRIE

On ignore à partir de quand Voltaire a eu l'ouvrage en sa possession. Comme nous le verrons, il n'y fait allusion pour la première fois qu'en 1771, et à propos de l'*Antidote*, qui en est la réfutation.

38. Nikolaj Černyševskij, *Izbrannye filosofskie sočinenija*, 1951, t. III, p. 300-309.

39. Voir Claudio Sergio Ingerflom, *Le Citoyen impossible. Les racines russes du léninisme*, Paris, Payot, 1988, 343 p., et notre compte rendu de ce livre dans *Annales*, nov.-déc. 1989, p. 1525-1528.

Contrairement à Diderot ⁴⁰, nulle part Voltaire ne critique Chappe. Même dans sa correspondance avec Catherine II, où il en est assez peu question. C'est l'impératrice qui parle de l'abbé la première. C'est sans doute à lui qu'elle fait allusion lorsqu'elle écrit le 14 (25) juillet 1769 : « Tous vos compatriotes, Monsieur, ne pensent pas comme vous sur mon compte » (D15775). Le 23 janvier (3 février) 1771, à propos du séjour à Pétersbourg d'Henri de Prusse, elle juge qu'il « a paru se plaire ici plus que l'abbé Chappe qui courant la poste dans un traîneau bien fermé a tout vu en Russie » (D16999). Le 10 juillet 1771, c'est Voltaire qui évoque brièvement le « grand ouvrage de l'abbé Chappe » et sa critique par l'*Antidote* (D17293). Le 18 novembre 1771, il flatte l'impératrice qui, sur la Sibérie méridionale, lui « en dit plus en dix lignes que l'abbé Chappe dans un in-folio » (D17455). Catherine lui répond le 8 (19) décembre 1771 : « Les contes de l'abbé Chappe ne méritent guère de croyance. Je ne l'ai jamais vu, et cependant il prétend dans son livre, dit-on, avoir mesuré des bouts de bougie dans ma chambre, où il n'a jamais mis le pied ⁴¹. »

L'exemplaire du *Voyage* que possédait Voltaire ne comporte pas de notes marginales, à l'exception de cette brève remarque à propos de la religion des Kalmouks : « Ces rites ont été ceux de tous les peuples. » Quant aux quinze signets placés dans l'ouvrage ⁴², ils sont dépourvus de remarques sarcastiques et montrent que Voltaire s'est intéressé à Chappe autant que Chappe à Voltaire ⁴³.

Le premier signet, portant la mention « esclaves », renvoie aux pages où l'abbé fait un parallèle entre les paysans polonais et les paysans russes, et déclare que l'esclavage transforme l'homme en marchandise. Trois autres signets se rapportent au chapitre « Des lois, des supplices et de l'exil ». Le premier est placé au début du chapitre, en face de la gravure représentant le supplice du knout ordinaire, le second se trouve entre le récit du châtiment de Madame Lopuxina et la gravure intitulée « supplice du grand knout » illus-

40. Diderot critique Chappe à trois reprises. Mais il sera beaucoup plus dur à l'égard de l'*Antidote*, et il finira par rejoindre en partie l'avis de l'abbé sur la Russie (voir *Voyage en Sibérie, op. cit.*, Introduction, t. I, p. 10-11, n. 48).

41. D17521. L'*Antidote* évoquait ce fait (1770, première partie, p. 43-44). Voir *Voyage en Sibérie, op. cit.*, p. 282.

42. *Biblioteka Vol'tera*, Moscou-Leningrad, 1961 (BV 710). Voir *Corpus des notes marginales de Voltaire* (CN), Berlin, Akademie Verlag, 1983, t. 2, p. 487-490. I.M. Elkina avait analysé ces notes marginales avant leur publication dans son article « *Francuzskie prosvetiteli i kniga Šappa d'Otroša o Rossii* », *Vestnik Moskovskogo universiteta*, série 9, histoire, novembre-décembre 1973, p. 77-81.

43. Voir I.M. Elkina, *art. cit.*, p. 77.

trant la peine subie par la dame d'honneur de l'impératrice Élisabeth, accusée de conspiration. Un signet avec la mention « Lestoc » témoigne de l'attention prêtée par Voltaire à l'exil de ce haut personnage. L'indication « grand lama », qui figure sur un autre signet, renvoie aux pages où Chappe cite longuement *l'Histoire générale des voyages* de l'abbé Prévost. Les signets sans annotations se rapportent aux usages et aux croyances du peuple russe, à la condition des femmes, à l'éducation virile des enfants. Certains sont placés dans des chapitres traitant de questions importantes que dédaignera *l'Antidote* : la population, les revenus et les forces militaires, où les tableaux statistiques ont dû vivement l'intéresser, car il n'en avait pas eu pour rédiger son *Histoire de l'empire de Russie*.

En dehors de ses lettres à Catherine II, Voltaire ne fait allusion à Chappe que deux fois dans sa correspondance. Le 8 août 1774, répondant à une lettre inédite de Rulhière, il écrit : « Je ne savais pas que l'abbé Chappe eût été un philosophe si plaisant. J'ai son grand et gros livre, et j'ai pris son parti hardiment contre madame Sharkof ou Sarefok ⁴⁴, car je ne prononce pas les noms russes si bien que vous. Cette dame est pour le moins aussi plaisante que l'abbé Chappe ⁴⁵. »

Le 9 février 1776, Voltaire écrit à Sylvain Bailly : « L'abbé Chappe a observé le passage de Vénus sur le soleil à Tobolsk vers le 58^e degré, sur le terrain le plus froid et sous le ciel le plus nébuleux, mais il était muni de toute la science de l'Europe, des meilleurs instruments, de la santé la plus robuste ; encore mourut-il bientôt après de telles fatigues » (D19912). C'est le seul jugement important de Voltaire sur Chappe, et il ne concerne que son activité *scientifique*. Il ne dit rien de son récit de voyage.

Alors ? Voltaire, aussi bien que Chappe, savait à quoi s'en tenir, sur l'arriération de la Russie et sur le servage ⁴⁶, comme il connaissait les

44. Il s'agit bien entendu de la princesse Daškova. Comme on le verra plus loin, Voltaire pense qu'elle est l'auteur principal de *l'Antidote*.

45. D19067. Dans sa lettre inédite du 29 juillet 1774, conservée à l'Institut et Musée Voltaire de Genève, Rulhière faisait allusion à son *Épître à Monsieur de Champfort sur le renversement de ma fortune*, où il avait consacré quelques vers à Chappe, et il rapportait que l'abbé aurait dit avant de mourir : « Je sens que je suis mort, mais je m'en f..., mon observation est faite. »

46. Voltaire avait participé en 1767 au concours organisé par la Société économique libre de Pétersbourg sur le sujet suivant : « Est-il plus avantageux et plus utile au bien public que le paysan possède des terres en propre, ou seulement des biens mobiliers ? Et jusqu'où doit s'étendre le droit du paysan sur cette propriété afin qu'il en résulte le plus grand avantage pour le bien public ? » Prudemment, Voltaire préconisait que « le souverain n'affranchisse que les serfs de l'Église et les siens » ; quant aux seigneurs « à qui un long usage a donné des serfs pour patrimoine, il semble qu'on ne peut sans injustice les forcer à dénaturer leur héritage, ils doivent

côtés négatifs de Pierre le Grand. La campagne en faveur de Catherine II, aussi déplaisante soit elle, avait des fins « pédagogiques ».

VOLTAIRE ET L'ANTIDOTE

Comme les *Lettres moscovites* de Locatelli en 1736, le livre de Chappe ne pouvait que susciter la réprobation indignée des Russes. En 1770, parut anonymement à Saint-Pétersbourg, mais sans indication de lieu, l'*Antidote, ou Examen du mauvais livre superbement imprimé intitulé Voyage en Sibérie...* Si l'ouvrage de Chappe était très critique à l'égard de la Russie et des Russes, l'*Antidote*, censé rétablir la vérité, était un véritable pamphlet. Inspiré par Catherine II, il a peut-être été rédigé en partie par elle, mais sans doute avec l'aide de collaborateurs sur l'identité desquels on continue à s'interroger. Une deuxième édition parut à Amsterdam chez Marc-Michel Rey, en deux volumes, en 1771-1772. Voltaire possédait le premier volume de cette deuxième édition ⁴⁷.

Il attribue l'ouvrage à la princesse Daškova, qui était venue lui rendre visite à Ferney le 10 mai 1771 ⁴⁸. Dans une lettre à Marmontel, le 21 juin 1771, il cite un passage de l'« examen » que cette « très étonnante » princesse a fait du *Voyage* de Chappe, autrement dit de l'*Antidote* ⁴⁹. Il est le premier apparemment à penser qu'elle en est l'auteur. Marmontel lui répond le 30 juin 1771 : « Je savais bien que la princesse D'Archkoff faisait des révolutions ; mais je ne savais pas qu'elle fit des livres » (D17270).

Le 8 avril 1774, on l'a vu, il écrit à Rulhière qu'il a pris « hardiment » le parti de Chappe. Mais on ignore tout de cette discussion avec Dachkova qui a eu lieu trois ans auparavant. Par ailleurs, il n'y a pas de trace de lecture dans l'exemplaire de l'*Antidote* conservé dans la

avoir la liberté d'affranchir leurs serfs à leur gré » (texte partiellement inédit publié par V.A. Somov, « *Vol'ter na konkurse Vol'nogo ekonomičeskogo obščestva (Dve rukopisi, prislannye iz Švejcarii v 1767 g.)* », dans *Russko-francuzskie kul'turnye svjazi v epoxu Prosvěščenija*, Moskva, 2001, p. 67.

47. BV82. Une traduction anglaise de l'*Antidote* parut en 1772 à Londres.

48. Sur cette visite, voir les lettres de Voltaire : à Daškova, le 12 mai 1771 (D17188) et à Catherine II, le 15 mai (D17191). Voir aussi *Memoirs of the princess Daschkow*, éd. de Mrs W. Bradford, Londres, 1840, p. 179-182 (cité dans D. app. 343). La version originale est en français (voir *Mon Histoire*, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 98-100).

49. (D 17255). Le passage cité par Voltaire concerne la Sorbonne. L'*Antidote* s'y gausse de deux « anecdotes intéressantes » : son projet d'union des Églises soumis à Pierre le Grand en 1717, et sa « prudente et spirituelle » condamnation de *Bélisaire* (*Antidote*, 1770, première partie, p. 208-209). On sait que Voltaire ironisait lui aussi sur ces deux points.

Bibliothèque de Voltaire. On ne sait donc pas vraiment ce qu'il en a pensé, sinon que c'est « une critique assez vive du grand ouvrage de l'abbé Chappe », comme il l'écrit à Catherine II le 10 juillet 1771 (D17293). Pourquoi a-t-il préféré le livre de l'abbé à sa réfutation ? Peut-être, indépendamment du fond, parce qu'il a été choqué par le ton souvent déplaisant de l'*Antidote*, d'autant plus que les attaques visaient un auteur mort depuis un an. Même lorsque la critique était justifiée, peut-être souhaitait-il, comme le *Journal encyclopédique*, qu'elle fût « moins injurieuse, mieux écrite, et qu'on s'en fût aux raisons ⁵⁰ ».

On peut par ailleurs se demander si Voltaire avait pu apprendre par Rulhière quelque chose sur la Russie. Secrétaire du baron de Breteuil, Rulhière, qui connaissait Chappe « dès l'enfance », comme nous l'apprend sa lettre à Voltaire, et qui l'avait revu à Pétersbourg, partageait son point de vue très critique sur l'empire des tsars, où il avait fait comme lui un séjour de quinze mois. Arrivé en Russie après l'abbé, il avait été témoin de la prise de pouvoir de Catherine II. On sait que son manuscrit intitulé *Histoire ou anecdotes sur la révolution de Russie en 1762* circulait dans les salons parisiens ⁵¹. Il n'a été publié qu'en 1797, après la mort de l'auteur et de Catherine II. Mais Voltaire en connaissait l'existence. Le 1^{er} avril 1768, il demande à Choiseul de lui envoyer cette relation qui est « entre les mains de plusieurs personnes, et n'est plus un secret ». Ce qui l'intéresse, c'est le récit « de la colique néphrétique de cet ivrogne de Pierre III, adorateur du roi de Prusse », car Catherine II ne lui a pas dit un seul mot de cette colique (D14906). Voltaire a-t-il eu entre les mains ce manuscrit ? A-t-il connu personnellement Rulhière ? On en est réduit à des hypothèses, car on ignore presque tout des relations des deux hommes ⁵².

50. *Journal encyclopédique*, décembre 1771, 8, p. 385. Le *Journal encyclopédique* avait fait un compte rendu enthousiaste du *Voyage en Sibérie*, ce qui ne l'avait pas empêché d'encenser ensuite Catherine II et le *Nakaz*. Il fut bien embarrassé lorsque parut l'*Antidote* : tout en déplorant les propos outrageants et les fautes de français de l'ouvrage, il dut reconnaître que bon nombre de ses critiques étaient fondées.

51. Voir Daškova, *op. cit.*, p. 93.

52. Claude-Carloman de Rulhière (1734-1791), aide-de-camp du maréchal de Richelieu, puis secrétaire du baron de Breteuil, dans ses ambassades en Russie, en Suède et en Autriche. Il écrivit, outre son récit de la « révolution de Russie en 1762 », une *Histoire de l'anarchie de Pologne et du démembrement de cette république...* (1807) et des *Eclaircissements historiques sur les causes de la révocation de l'édit de Nantes...* (1788). Il publia aussi des épîtres. C'est par Thiriot que Voltaire apprit l'existence de Rulhière en août 1765 (D12821). Mais ce n'est qu'en avril 1769 qu'il reçoit de lui son *Discours en vers sur les Disputes* (D15610), qu'il publiera dans divers ouvrages. La deuxième lettre connue de Voltaire à Rulhière est celle du 8 août 1774, que nous avons citée, et où il parle de Chappe. Elle répond à la seule lettre retrouvée de Rulhière à Voltaire.

Voltaire a-t-il cru que l'*Antidote* était de Catherine II, ce qui lui aurait fait trouver « quelques mérites » à cet ouvrage, comme le montrerait sa lettre à l'impératrice du 10 juillet 1771 ?⁵³ Dans cette lettre, à laquelle nous avons déjà fait allusion, s'il qualifie l'*Antidote* de « critique assez vive » du *Voyage en Sibérie*, faut-il y voir un éloge ? En fait, Voltaire prétend surtout avoir appris par ce pamphlet l'interdiction du Nakaz en France.

CONCLUSION

Chappe a un *regard*. Voltaire a une *vision*. L'abbé fait un tableau de la Russie à un certain moment de son histoire. À ce point de vue, statique, s'oppose la vision dynamique de Voltaire, qui parie sur le développement de la Russie, mais qui est aussi propice à faire naître des *mirages*.

Précisons qu'il s'agit de mirages éventuels diffusés dans l'*opinion* par la vision de Voltaire, plus que de mirages dont Voltaire lui-même aurait été victime⁵⁴. On pourrait avancer bien des preuves. Dans le *Voyage en Sibérie* Voltaire, on l'a vu, a placé un signet sur lequel il a écrit « esclaves ». Il s'agit du passage où Chappe fait un parallèle entre serfs polonais et russes, et où il écrit que « l'esclavage a détruit chez les Russes tous les droits de la nature », le serf n'étant qu'une « denrée de commerce qu'on vend quelquefois à vil prix ». Dans ce pays, « on arrache souvent des enfants des bras de leur mère pour les vendre à des personnes livrées à la débauche ». Il n'est pas impossible qu'en lisant ce texte Voltaire ait fait « la réflexion que les esclaves de Russie étaient plus malheureux encore que ses chers serfs du Mont-Jura⁵⁵ ».

À l'occasion de la révolte de Pugačev, Voltaire et Catherine II se livrent à une sorte de badinage. Pourtant, le 2 mars 1774, en hasardant que l'impératrice « ne paraît pas trop inquiète de l'équipée de Mr. Pugatchev », Voltaire semble en réalité découvrir l'ampleur de la révolte, et feint de s'étonner que la Russie soit encore barbare : « Je croyais que la province d'Orenbourg était le plus

53. Hélène Carrère d'Encausse, *L'Impératrice et l'abbé*, Paris, Fayard, 2003, p. 63.

54. Contrairement au point de vue de Lortholary dans son ouvrage *Les « Philosophes » du XVIII^e siècle et la Russie : le mirage russe en France au XVIII^e siècle* (Paris, 1951). Sur la relative lucidité de Voltaire à l'égard de la situation réelle de la Russie, voir Christiane et Michel Mervaud, « Le Pierre le Grand et la Russie de Voltaire : histoire ou mirage ? », dans *Le Mirage russe au XVIII^e siècle*, op. cit., p. 11-35.

55. Sylvain Menant, dans *Voltaire en son temps*, sous la direction de René Pomeau, Oxford, 1994, t. V, p. 55.

agréable pays de votre empire ; que les Persans y avaient apporté tous leurs trésors pendant leurs guerres civiles ⁵⁶ ; qu'on ne songeait qu'à s'y réjouir ; et il se trouve que c'est un pays barbare rempli de vagabonds et de scélérats. » Et il ne peut s'empêcher d'observer qu'« un empire de deux mille lieues en longitude ne se police qu'à la longue » (D18831). D'ailleurs, après le premier partage de la Pologne, Voltaire était devenu plus critique à l'égard de la politique de Catherine II. Le 26 juin 1773, par exemple, il écrivait à D'Alembert que la Russie était « la puissance la plus despotique qui soit sur la terre » (D18438).

Voltaire est donc conscient que des efforts considérables seront nécessaires pour que la Russie se transforme réellement : « Pour rendre la Russie aussi peuplée, aussi abondante, aussi couverte de villes que nos pays méridionaux, écrivait-il dès le premier chapitre de son *Histoire de l'empire de Russie*, il faudra encore des siècles et des czars tels que Pierre le Grand ⁵⁷ ». C'est ce qu'on appellera le problème du « rattrapage ». Pierre Chaunu, citant cette phrase de Voltaire, constate avec raison qu'il a entrevu avec sagacité la différence fondamentale qu'il y avait de son temps dans les rythmes de croissance de l'Europe de l'Ouest et de l'Europe de l'Est ⁵⁸ ou du Nord, comme on disait alors. C'est sans doute pourquoi, contrairement à toute attente, il ne critique pas le *Voyage en Sibérie* de Chappe d'Auteroche.

Université de Rouen

-
56. Dans l'*Histoire de l'empire de Russie*, Voltaire décrivait ainsi Orenbourg : « C'est dans cette région auparavant inhabitée, qu'aujourd'hui les Persans viennent déposer et cacher à la rapacité des brigands leurs effets échappés aux guerres civiles. La ville d'Orenbourg est devenue le refuge des Persans et de leurs fortunes... » (t. 46, p. 456). G.F. Müller lui avait fait observer que les Persans y venaient très rarement. On sait que Pugačëv, après un siège de six mois (d'octobre 1773 à mars 1774), ne put s'emparer d'Orenbourg, mais qu'il réussit à prendre Kazan.
57. *Histoire de l'empire de Russie*, t. 46, p. 419. Le 15 juillet 1774, Voltaire déconseille à Constant Rebecque, brigadier des armées du roi, de quitter la France pour le « climat affreux » de la Russie : « Il n'y a aujourd'hui aucun étranger, écrit-il, qui ait fait la plus petite fortune dans ce pays immense. Les Russes sont désespérés quand ils voient quelque nouveau venu accourir de loin pour avoir part à leur gâteau qui est fort sec, fort dur, fort petit, et de très difficile digestion. Je puis d'ailleurs vous assurer qu'excepté les généraux d'armée, il n'y a pas un seul officier dans ce pays-là qui ait ce que vous avez en France. Je vous ai dit la vérité toute entière » (D19023).
58. Pierre Chaunu, *La Civilisation de l'Europe des Lumières*, Paris, Arthaud, 1971, p. 54.